

Laval théologique et philosophique



La parole poétique en liturgie

Lytta Basset

Volume 56, Number 2, juin 2000

Esthétique et théologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/401300ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/401300ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Basset, L. (2000). La parole poétique en liturgie. *Laval théologique et philosophique*, 56(2), 281–295. <https://doi.org/10.7202/401300ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA PAROLE POÉTIQUE EN LITURGIE

Lytta Basset

Institut romand de pastorale
Université de Lausanne

RÉSUMÉ : Cet article part du principe que le langage liturgique est parole poétique, et il tente d'en tirer les principales conséquences. En tant que langage poétique, la liturgie ne vise pas à transmettre un contenu dogmatique de foi, mais plutôt à mettre en contact toute personne présente avec la beauté du monde de Dieu. Par ailleurs, si ce langage poétique de la liturgie est une parole inspirée, fondée sur la poésie biblique, il n'en est pas moins une œuvre humaine, construite par la communauté célébrante pour exprimer sa foi en Dieu.

ABSTRACT : This article strives to understand the language of liturgy as a poetical word, and to draw out the consequences of such a statement. As a poetical language, liturgy does not aim at the transmission of a dogmatic content of faith, but at a personal relation with God. Moreover, the poetical language of liturgy is an inspired word, based on the biblical poetry, but it is at the same time a human piece of work, built by the celebrating community to convey its faith in God.

« L'art est un anti-destin », disait A. Malraux dans *Les Voix du silence*. Je me propose de montrer que la parole poétique, dans le champ de la liturgie, se déploie précisément comme un anti-destin. On pourrait dire aussi : comme l'anti-codification par excellence. Car si l'on en croit C. Duchesneau¹, l'un des traits historiques les plus apparents affectant la célébration, c'est la codification — ce besoin de maîtrise qui met en péril, toujours à nouveau, la créativité liturgique.

Que dit Luc des premiers chrétiens en Ac 2,42 ?

Ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres, dans le partage communautaire, dans la fraction du pain et dans les prières.

Ce qui évoque la vie liturgique — fraction du pain et prière, c'est-à-dire sacrement et Parole — vient en dernier et semble supposer déjà acquis les deux autres éléments : l'enseignement doctrinal et la communion fraternelle. On peut comprendre alors que, sans partage communautaire et sans convivialité, la liturgie sonne faux et ne soit pas belle. Par conséquent, c'est d'emblée et exclusivement dans une dimension *communautaire* que nous poserons la question de la prière et de la parole poétique en liturgie.

1. C. DUCHESNEAU, *La Célébration dans la vie chrétienne*, Paris, Centurion, 1974, p. 123.

En outre, et toujours selon Ac 2,42, liturgie de Cène et liturgie de la Parole supposent également acquis l'enseignement doctrinal. La liturgie ne saurait donc être le lieu de développements dogmatiques. Mais sans contenu solide de la foi à l'arrière-plan, elle sonne faux : simple effet de style, elle n'est pas belle car elle n'édifie personne. Par conséquent, la question de la prière et de la parole poétique en liturgie sera d'emblée et exclusivement évoquée en référence à la parole *biblique*, pierre de fondation de tout enseignement doctrinal en Église. Ainsi dimension communautaire et parole biblique vont-elles baliser le champ de notre recherche : c'est dans les limites de ce champ que nous tenterons de voir comment se déploie la parole poétique.

Mais quelques mots s'imposent encore, avant d'entrer dans le vif du sujet, sur ce que nous aurons à entendre par le « beau » : une liturgie « belle ». On trouve dans un fragment de prière d'Ephrem le Syrien, au IV^e siècle, l'idée que la beauté de la prière est sans cesse « travaillée » par la beauté de Dieu :

Les traits de ton visage façonnent ma prière
et réfléchissent comme en un miroir l'image de ta Beauté².

Là où Kant fera une théorie de l'harmonie subjective, de cette alchimie unique de l'entendement et de l'imagination en quoi consiste le sentiment esthétique, là où il dira du génie qu'il est tout entier dans une telle alchimie interne à l'individu, nous préférons nous inspirer d'Ephrem le Syrien pour ne parler du beau que *dans la relation* : si la beauté de Dieu est toute entière visage et si la prière humaine en est le reflet, nous ne dirons rien de ce que peut être le concept du beau. À l'intérieur de notre champ, nous nous intéresserons exclusivement à ce qu'un face-à-face authentique avec Dieu peut produire de beauté, et donc d'harmonie, dans l'être tout entier.

L'ORIENTATION POÉTIQUE

À quels rivages devrait tenter d'aborder la parole poétique quand elle s'embarque dans une célébration liturgique ?

1. La parole poétique en liturgie n'est pas orientée vers une contemplation du beau

En cela elle ne suit pas la philosophie platonicienne selon laquelle chaque âme individuelle est appelée à reconquérir le monde des Idées au travers de beautés sensibles qui n'en sont que le reflet : une telle ascension d'idée en idée ne se fait que dans le vis-à-vis avec soi-même et la poursuite de l'idée du Beau ne débouche ici-bas que sur un désir d'éternité à jamais inassouvi. Pourrait-il en être autrement dès lors que l'archétype éternel du Beau est une forme pure, extérieure à la raison individuelle qui le conçoit pour son propre plaisir ?

En revanche, la parole poétique en liturgie est d'emblée aspiration *plurielle* à la beauté de Dieu. D'emblée quête — commune à plusieurs — d'un vis-à-vis divin dont

2. Sur l'Église, 29,9-10, dans A.G. HAMMAN, *La Prière dans l'Église ancienne*, Berne, Peter Lang, 1989, p. 124.

le visage n'est beau que de se tenir tout entier en relation avec les humains. Elle ne perd jamais de vue qu'elle est l'expression d'un intérêt prioritaire pour ces autres assemblés au nom du même Christ. Avant même que débute la célébration, l'harmonie esthétique que suppose la parole poétique se trouve déjà *orientée* par la participation d'autrui à la même soif du beau visage de Dieu : la simple présence des autres — fussent-ils « deux ou trois » (Mt 18,20) — est le signe d'une telle orientation. Comme le dit R. Pâquier : « [...] par ses hymnes joyeux, par le lumineuse, par la beauté des parements du sanctuaire et toute la dignité et l'ampleur du service divin, l'Église fait connaître au monde que son Seigneur règne au milieu d'elle dans sa divine beauté. Ce n'est pas de l'esthétisme mais un témoignage³. »

À l'opposé de la tentative kantienne d'analyser l'art en toute rigueur scientifique, ce qui implique un outillage conceptuel que même l'artiste ne possède pas nécessairement, la parole poétique en liturgie vise à mettre en contact *toute personne présente* avec la beauté du monde de Dieu. C'est ce que les Réformateurs avaient su remettre à l'honneur :

Une loi décisive : la simplicité du style, rappelle Michel Jeanneret. Dépouillée, austère, la poésie protestante devra l'être par respect pour la Bible, par fidélité au dépouillement du Christ et à l'humilité de la Croix. Elle devra l'être aussi pour garantir la clarté du message et en permettre l'intelligence à tous, lettrés ou analphabètes, à l'église ou dans leur foyer⁴.

2. La parole poétique en liturgie n'est pas orientée vers un symbolisme ésotérique

Elle est tout sauf un langage pour initiés ou une gnose pour post-modernes en mal de nouveauté.

C'est qu'elle ne s'adresse pas à l'intelligence dans l'exercice de la rationalité : elle bannit tout langage abstrait nécessitant un effort purement intellectuel, dans la mesure où un tel langage instaure une distance artificielle entre la personne priante et le Toi invisible auquel elle se confie. Le langage est la seule médiation que s'autorise la parole poétique en liturgie : il faut bien passer par les mots pour se mettre en relation avec le Transcendant ; mais le recours à une conceptualité, aussi orthodoxe soit-elle, ne peut que *désorienter* l'élan liturgique.

En outre, la théologie pratique se doit de prendre acte des notions théologiques devenues passablement hermétiques à la majorité de la population, par exemple la gloire, la rédemption, le péché, le rachat. Il n'y a pas lieu de mettre en cause, isolément, la faculté de compréhension, ni le langage en tant que tel. Quels que soient les mots et les concepts qu'elle utilise, la parole poétique en liturgie vise à mettre en éveil « l'intelligence aimée de Dieu ». L'expression vient des *Exhortations* attribuées à Antoine le Grand entre le I^{er} et le IV^e siècle :

*L'intelligence aimée de Dieu est la lumière qui éclaire l'âme,
comme le soleil éclaire le corps [...]*

3. R. PÂQUIER, *Traité de liturgie*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1954, p. 31.

4. M. JEANNERET, « Les poètes et la Bible », *Cahiers protestants*, 3 (1989), p. 8.

La parole est la servante de *l'intelligence*.
Ce que veut *l'intelligence*, la parole l'interprète⁵.

Autrement dit, les mots viennent et se chargent de sens, pour soi-même et pour autrui, dès lors qu'on saisit ce qu'être aimé de Dieu veut dire.

La plainte récurrente concernant la célébration dominicale — « c'est toujours la même chose ! » — oriente le ou la liturge vers un changement de registre, un langage inédit susceptible de toucher en même temps l'intelligence et l'être. Un tel langage est bien moins innovateur que rénovateur. En effet, la marque distinctive du poème biblique, avant même l'ère chrétienne, a toujours été le souci de pérennité, l'expression du contenu immuable de la Révélation, indépendamment des circonstances historiques.

En outre, le ou la liturge se dit volontiers à l'écoute intérieure de l'enfant qui savait prier, laissant remonter à la surface les fragments d'un langage brisé par la vie, et laissant naître à travers ces mots anciens des mots porteurs de vie nouvelle. À titre d'exemple, prenons l'écriture rénovatrice des psaumes, sous la plume d'Alain Lerbret⁶ :

Psaume 23,1-3

Le Seigneur est mon berger,
je ne manque de rien.
Sur de frais herbages il me fait coucher ;
près des eaux du repos il me mène,
il me ranime.
Il me conduit par les bons sentiers,
pour l'honneur de son nom.
(trad. TOB)

Berger des sources
berger d'espace où je renais
berger de l'être
sous Ta garde rien ne manque
Aux verts pâturages
aux champs d'Éden
aux eaux vivantes de la paix
ton amour nous conduit
Berger de l'être
sous Ta garde rien ne manque.

3. La parole poétique en liturgie n'est pas orientée vers la transmission d'un contenu de foi

En cela elle se distancie de Hegel, selon qui l'art a pour unique fonction de figurer l'Idée sous une forme concrète — la littérature étant la forme supérieure de l'art. Et comme seule la philosophie est vraiment adéquate à l'Idée, l'art finit par mourir devant la pensée. Nous dirons, quant à nous, que la dimension esthétique mise en œuvre dans la liturgie ne peut mourir car elle est indissociablement forme *et* contenu : Parole de Dieu — contenu adressé aux humains — *et* Parole ne retournant pas à Dieu sans effet — sans être apparue dans le monde sensible de manière à le modifier.

La parole poétique en liturgie vise à *suggérer*, de manière ponctuelle et par images. En effet, la célébration est ce lieu unique où il est possible de parler de Dieu et à

5. Cf. *Philocalie des Pères Neptiques*, Abbaye de Bellefontaine, 1989, fascicule 9, § 31, p. 23 et § 105, p. 39.

6. A. LERBRET, *Chants du silence*. Les Psaumes pour aujourd'hui, Vivante liturgie 93, Paris, Centurion, 1979, p. 25.

Dieu dans un langage semblable à celui qui *parle* à d'autres humains pourtant dissemblables.

On pourrait dire qu'un tel langage est tout entier orienté vers l'écho qu'il suscite : à peine formulé, il s'efface pour laisser place au silence qui le fera se déployer dans toute son ampleur. Il ménage du temps à l'assemblée : c'est cette *césure* qui dans les Psaumes marque un point d'arrêt entre la phrase et son écho⁷ ; c'est aussi cet intervalle qui coupe le vers hébreu en deux tronçons ou hémistiches s'appelant l'un l'autre ; et c'est encore cette *sèlah* qui ponctue certains versets des Psaumes et que la TOB traduit par « pause », faute de mieux.

Le silence est donc constitutif de la parole poétique en liturgie. Il est « dans le style de Dieu⁸ » : c'est que contenu et forme sont alors suffisamment inspirés pour laisser Dieu lui-même habiter le silence intérieur de toute personne présente et permettre à chacune de retrouver la parole devant Dieu. Comme le disent remarquablement les *Exhortations* attribuées à Antoine le Grand : « Même si tu te tais, tu penses. Et si tu penses, tu parles. Car dans le silence l'intelligence engendre la parole. Et la parole de reconnaissance adressée à Dieu [la prière adressée à Dieu] se trouve être le salut de l'homme⁹. »

ŒUVRE D'ART ET ŒUVRE DU PEUPLE

Selon le dictionnaire philosophique d'André Lalande, « l'Art ou les Arts désignent toute production de la beauté par les œuvres d'un être conscient ». D'où la légitimité du rapprochement entre *poïèsis* et *leitourgia*.

1. C'est bien d'œuvre qu'il s'agit

Le poème est « œuvre » (*poièma*), la poésie relève du « faire » (*poièin*). De son côté, la liturgie est « travail » (*ergon*), plus précisément « travail du peuple » (*leitourgia*). Si pour Platon il s'agissait de retrouver la mémoire de la Beauté première, pour Aristote en revanche l'art est bien *production* de formes nouvelles. Et bien des siècles plus tard, Leibniz dira de l'esprit humain qu'il peut produire quelque chose de semblable aux ouvrages de Dieu, quoiqu'en plus petit ! De même, une belle liturgie ne tombe du ciel que dans la mesure où la produisent et y travaillent des chrétiens assemblés au nom du Christ. Elle a en commun avec l'art ce dessein de produire quelque chose, mais aussi cet auto-effacement qu'évoquait Kant : « La finalité dans les produits des beaux-arts, quoiqu'elle soit bien intentionnelle, ne doit pas le paraître¹⁰. »

Mais il n'y a pas d'œuvre d'art si l'on ne se bat avec un donné sensible déjà là ; et pas d'œuvre du peuple — pas de liturgie — si l'on ne se bat avec des mots qui exis-

7. Par exemple quand l'assemblée répète en écho « car éternel est son amour ».

8. B. REYMOND, *Liturgies en chantier*, Lausanne, Belle Rivière, 1984, p. 39.

9. Cf. *Philocalie des Pères Neptiques*, § 106, p. 39.

10. E. KANT, *Critique du jugement*, 1970, 1^{re} partie, § 45.

tent d'abord. Seul le travail liturgique fait toucher du doigt que les mots ne forment pas nécessairement sens et que d'abord ils sont tohu-bohu, masse hermétique : un travail intérieur s'impose, comme aux disciples d'Emmaüs, pour que « s'ouvrent les Écritures ».

Le philosophe Alain a beaucoup insisté sur la caducité du projet artistique tant qu'il ne se concrétise pas, tant qu'il ne s'incarne pas, pourrions-nous dire, dans une œuvre qui sera une révélation pour l'artiste lui-même : « Comment savais-tu qu'il y avait un cheval dans ce bloc de pierre ? », demandait un enfant à un sculpteur...

Dès qu'un homme se livre à l'inspiration, dit Alain dans son *Système des Beaux-Arts*, seule la *résistance de la matière* peut le préserver de l'improvisation creuse et de l'instabilité d'esprit. Pensée dont on peut tirer profit pour toute production poétique en liturgie, car c'est à cause de la résistance des mots que le ou la poète liturge laisse Dieu seul initier la Parole vivante.

Si la grâce — annonce et accueil de la grâce — est portée par la grâce des mots, alors la création poétique, en liturgie, est bien communautaire dès le début. En effet, quand on compose par exemple une prière, c'est dans la résistance des mots que Dieu se montre d'abord Autre, opaque, in-traduisible dans nos mots humains. Et ainsi commence-t-il par renvoyer le poète liturge à sa place, c'est-à-dire au milieu de l'assemblée de ses semblables. C'est pour apporter sa contribution propre à une assemblée aussi peu inspirée que lui-même au départ, qu'il va travailler et se laisser travailler par l'Esprit. C'est donc dans un terreau communautaire que croît le génie propre de tout(e) chrétien(ne) faisant œuvre liturgique.

Or si le « génie » liturgique est par essence communautaire, nous sommes dans le droit fil de la pensée kantienne sur le génie artistique — dont on ne peut expliquer scientifiquement la production, qui est proprement inimitable parce qu'éminemment original et qui pourtant, dit Kant, « fait naître à sa suite un autre génie, en éveillant en lui le sentiment de son originalité propre et en l'incitant à exercer son art en toute indépendance des règles, en sorte que de l'exemple donné par le talent il résulte pour l'art une règle nouvelle¹¹ ».

On fait déjà œuvre liturgique poétique par la simple re-récitation de textes dont le souffle ne fait jamais défaut. Car quel que soit le marasme où se trouvent les personnes qui composent l'assemblée priante, elles produisent de la beauté par le simple fait de dire la beauté de Dieu à d'autres et avec d'autres, en la faisant leur ; ou par le simple fait de faire leur la beauté de Dieu en la disant à d'autres et avec d'autres.

2. Normativité de la poésie biblique

Dès que guettent la stérilité, les prières creuses, les vaines redites, c'est le signe que les sources bibliques sont obstruées. Cependant, on trouve dans la Bible tous les genres poétiques — du lyrique au didactique — exprimant toutes les situations de l'humain devant Dieu. On ré-apprend que ce qui fait la poésie biblique c'est le *rythme*

11. *Ibid.*, § 49.

des mots, et qu'une seule loi régit la poésie hébraïque, celle du *parallélisme*, dont l'origine est... le chant collectif !

Dans *La Poésie biblique*, E. Dhorme écrit ceci : « Nous considérons la poésie hébraïque non pas tant comme le produit d'un génie individuel que comme la résultante d'un fait social. Le parallélisme est issu de la répétition des paroles du chorège par le chœur¹². » Tout se passe comme si l'officiant exprimait quelque chose que reprend l'assemblée dans des termes très proches, parce qu'elle se reconnaît pleinement dans ce qui vient d'être dit, ce qui est générateur d'une étonnante communication des consciences et d'une communion inattendue en un Dieu auprès de qui il est possible de parler vrai et de se rejoindre même sans se connaître.

Un exemple de ce rythme auquel chacun(e) peut s'associer, le désespoir de Job, en 3,24-26 :

Car en guise de mon pain, mon gémissement vient
et ils coulent comme l'eau, mes rugissements
car j'ai craint une crainte et elle me survient,
une terreur me terrifie et elle me survient
et ce que j'ai redouté me survient.
Je ne suis pas à l'aise et je ne suis pas en paix
et je ne suis pas en repos et elle vient, l'agitation (trad. L.B.).

À l'origine intimement liée à la musique (chant et danse), la poésie lyrique que nous héritons de la Bible s'en tient à la cadence des mots et au parallélisme des phrases, à cette sorte de balancement et d'alternance, à ce rythme binaire qui est un repos d'esprit, dès la mise en ordre du *tohu-bohu* en Gn 1 : « Il y eut un soir, il y eut un matin [...]. »

N'est-ce pas jusque-là qu'il faut chercher l'irruption de Dieu dans la vie pour laquelle toute célébration liturgique veut rendre grâce ? Irruption d'une voix Autre résonnant au fond de tout participant à la liturgie, en réponse à son propre monologue : en rythme régulier ou syncopé...

Cela expliquerait pourquoi on a pu dire de la Bible qu'elle est toute entière poésie ; car elle est alternance d'abord et avant tout *littéraire* — ce sont les mots qui sont inspirés — mais alternance inscrite dans la structure même du langage, pour que l'assemblée cultuelle soit d'emblée en phase avec ce Dieu qui dès les premières lignes de la Genèse profère des mots d'alliance en dialogue avec les humains.

« Action et réaction de l'esprit et du mot, de la pensée et du verbe, de l'âme et de son visage parlant, note E. Dhorme. Le rythme est intérieur plus qu'extérieur, il est dans le mouvement de l'âme plus que dans celui des lèvres¹³. » Le balancement des membres de la phrase, en particulier dans les psaumes, a sans doute quelque chose du bercement intra-utérin qui fut inscrit en tout humain dès sa conception — expression littéraire de cette osmose étonnante entre l'expérience intime de la co-humanité avec

12. E. DHORME, *La Poésie biblique*, Paris, Grasset, 1931, p. 82 et suiv.

13. *Ibid.*, p. 65 et suiv.

une mère biologique *et* l'expérience spirituelle d'un Dieu matriciel (selon la traduction d'A. Chouraqui) que l'assemblée re-connaît, identifie et célèbre.

Je cite Esaïe (66, 12-14a), à qui saint Jérôme décernait la palme de la poésie biblique. Dieu dit au sujet de Jérusalem :

Voici que je vais faire arriver jusqu'à elle la paix comme un fleuve,
 et comme un torrent débordant, la gloire des nations.
 Vous serez allaités, portés sur les hanches et cajolés sur les genoux.
 Il en ira comme d'un homme que sa mère reconforte :
 c'est moi qui ainsi vous reconforterai,
 oui, dans Jérusalem vous serez reconfortés.
 Vous verrez, votre cœur sera enthousiasmé
 Vos os comme un gazon seront revigorés (trad. TOB).

Balancement, rythme binaire qui diffère pourtant du bercement de l'autiste dans la mesure où une telle poésie se veut « œuvre du peuple » : les autres y sont toujours présents, même dans ses formulations les plus personnelles. Elle ne cesse de s'appuyer sur la tradition priante dont elle a hérité. Le ou la poète liturges *partage* avec les inconnus du passé ce dialogue intime avec un Autre qui n'est que Parole *partagée*. Un tel partage commence dès lors qu'il faut traduire, non seulement de l'hébreu en grec ou en français, mais encore traduire l'expression priante d'autrui dans son propre langage.

C'est ainsi que les psaumes étaient chaque fois ré-adaptés et réédités en fonction des circonstances. C'est ainsi qu'ils furent « traduits » par les protestants camisards des Cévennes, en fonction de leur expérience propre. C'est ainsi qu'ils furent « traduits » par les Noirs d'Amérique aux temps de l'esclavage, dans les Negro Spirituals.

Un exemple de traduction d'une expression priante dans un autre langage priant : un fragment d'hymne composé par Ambroise de Milan et traduit du latin¹⁴.

Christusque nobis sit cibus	Que le Christ nous soit nourriture
potusque noster sit fides	et notre breuvage la foi,
laeti bibamus sobriam	que nous buvions dans la liesse
ebrietatem Spiritus	la sobre ivresse de l'Esprit !

Ainsi, aller au culte ou à la messe ne signifie jamais rendre un culte à Dieu, lui rendre ce qui est à lui, mais faire œuvre liturgique, c'est-à-dire re-formuler, traduire toujours à nouveau la beauté de Dieu : à la suite d'autres priants, dire à d'autres priants encore cette voix Autre qui ne cesse de chercher le dialogue.

Ainsi la parole poétique en liturgie est-elle essentiellement comparaison, mise en parallèle, formulation ressemblante. E. Dhorme dit à propos des Proverbes : « Cet usage de l'image ou de l'idée sous deux aspects dont l'un sert de comparaison est tellement incorporé à la notion de poésie chez les hébreux que le mot *māshāl* (dont le sens primitif est comparaison/parabole/proverbe) pourra désigner un poème quelcon-

14. J. FONTAINE, dir., *Hymnes*, Paris, Cerf, 1992, p. 186 et suiv.

que¹⁵. » Jésus ne s'inscrivait-il pas dans la tradition poétique de son peuple lorsqu'il commençait ses paraboles ainsi : « Le royaume des cieus est semblable à [...] » ?

LA PAROLE POÉTIQUE EN LITURGIE : UNE IMAGE PARLANTE

Kant disait que l'idéal du beau ne peut être représenté par concept, mais seulement dans une *présentation* singulière ; l'idéal du beau n'est donc qu'un idéal de l'imagination, car la faculté de présentation est l'imagination : c'est par l'imagination que nous « présentifions » les choses, donc également les réalités de la foi. Ainsi, au lieu de donner la définition d'un homme pacifique, la Bible rendra présente une telle réalité par le recours à l'image filiale : un « fils de la paix ».

1. Une image parlante qui renonce à tout dire

a) *Un grain de sel pratique*

Force est de constater que D. Bonhoeffer avait raison quand il écrivait : « Le temps où on pouvait tout dire aux hommes, par des paroles théologiques ou pieuses, est passé, comme le temps de la spiritualité et de la conscience, c'est-à-dire le temps de la religion en général. Nous allons au-devant d'une époque totalement irréligieuse¹⁶. »

Or nos liturgies officielles en sont largement restées à ce temps où l'on croyait « pouvoir tout dire aux hommes par des paroles théologiques ou pieuses ». Ce faisant, d'une part elles demeurent inféodées à l'idéal scientifique d'exhaustivité qui modèle la pensée moderne, et d'autre part elles tendent à devenir contre-dépendantes de la déchristianisation, ce qui exacerbe le besoin d'enseigner à l'assemblée ce qu'elle ne sait pas ou ne sait plus.

La désertion massive de la pratique cultuelle est à rapprocher de deux constats. Premièrement, en 1990 déjà, P.-L. Dubied relevait que 76 % des pasteurs de France se considéraient comme des enseignants et des éducateurs¹⁷. Depuis lors, l'offre en formation d'adultes n'a cessé de croître au point d'être parfois pléthorique. Mais on constate par ailleurs que les lieux monastiques et ceux où se pratique une liturgie régulière et renouvelée exercent une attraction toujours plus forte, sans que les Églises favorisent ou créent de tels lieux en son sein.

Tout se passe comme si la demande de notre époque n'étant pas entendue — demande de prière et de silence vécus en liturgie communautaire — l'offre de la grâce tombait à plat. Pourtant, la parole du Christ rapportée dans l'évangile de Jean ne désigne aucun contenu spécifique :

Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite (16, 24).

15. E. DHORME, *La Poésie biblique*, p. 60.

16. D. BONHOEFFER, *Résistance et Soumission*, Genève, Labor et Fides, 1967, p. 120 et suiv.

17. Cf. *Le Pasteur : un interprète. Essai de théologie pastorale*, Genève, Labor et Fides, 1990, p. 96.

L'absence de complément semble indiquer que l'essentiel est d'être *en demande* devant Dieu. L'offre de l'Église aujourd'hui, qui s'en tient le plus souvent au niveau du contenu doctrinal, n'est-elle pas en train d'étouffer la demande ?

b) *Un grain de sel philosophique*

Dans son *Esthétique*, Hegel affirme qu'en raison de sa forme, l'art est limité à un contenu étroit ; seul un certain degré de vérité peut être exposé dans l'élément de l'œuvre d'art — une vérité qui, transportée dans le sensible, y apparaît adéquate. À ses yeux, la pensée a devancé les Beaux-Arts : les œuvres artistiques ne satisfont plus nos besoins les plus élevés.

Nous dirons, quant à nous, que la production artistique s'effectuant au sein de la liturgie satisfait notre besoin le plus élevé, précisément parce qu'elle laisse notre pensée et notre esprit libres d'aller plus loin. Elle renonce à tout dire et à tout expliquer, contrairement à la pensée pure qui, dans son fantasme, croit pouvoir faire la synthèse du monde. En consentant à cette *limite* que constitue le choix de tels mots précis, le ou la poète liturge donne des ailes à la pensée, parce qu'elle la libère de la poursuite sans fin de l'exhaustivité.

c) *Un grain de sel dogmatique*

La doctrine de l'incarnation ne dit-elle pas, elle aussi, le renoncement de Dieu à tout dire de lui-même ? C'est dans la brise du soir que se tenait Dieu, à la stupéfaction de cet homme de parole qu'était Élie. Le souffle poétique, dans la mesure où il est soufflé de l'Esprit, n'est-il pas ce qui, en toute célébration liturgique, supplée à nos paroles ?

Car, écrit M. Faessler, l'amour de Dieu pour Israël, l'amour de Dieu en Christ ne disparaît pas seulement dans l'exil ou la mort en croix, mais plus sûrement encore dans les symboles mêmes qui en témoignent [...]. L'acte liturgique n'est jamais que parole du seuil. Il favorise l'approche d'un Dieu qui, *enseveli et mourant dans les signes* [j'ajoute : dans les paroles poétiques utilisées dans la célébration], nous les donne en se posant comme l'au-delà de tout signe — réel et vivant, effectif et non tangible, pure grâce¹⁸.

2. Une image parlante qui suscite indéfiniment la demande

Le retour du religieux aujourd'hui se manifeste aussi par une demande de rituels souvent déconnectée d'une relation personnelle avec Dieu. Le plus apparent est alors la composante païenne de l'existence, cette propension naturelle à faire pression sur Dieu — ou plutôt la divinité — par un rituel censé attirer le bonheur sur l'enfant ou le couple, ou l'apaisement sur l'être cher disparu.

Ce que l'Évangile taxe de « vaine parole », c'est alors la *visée* de la prière et non sa forme : ainsi, une litanie ou la philocalie (prière répétitive dite prière de Jésus) ne sont pas vaines paroles, parce qu'elles ne visent pas à influencer Dieu. « Quand vous

18. M. FAESSLER, « Poésie et liturgie », *Cahiers protestants*, 3 (1989), p. 15 et suiv.

priez, dit Jésus, ne multipliez pas de vaines paroles comme les païens ! Ils se figurent qu'ils se feront entendre à forcer de parler. Ne leur ressemblez donc pas ! Car votre Père sait ce dont vous avez besoin avant même que vous le lui demandiez ! » (Mt 6,7).

Ce n'est pas le rituel liturgique en tant que tel qui est en cause, car la célébration est toute entière rite, selon l'étymologie du mot : « usage, coutume ». Et le rite peut être légitimé par les paroles mêmes de Jésus : « Vous donc, priez ainsi : Notre Père [...] » (Mt 6,9) ou « faites ceci en mémoire de moi ! » (Lc 22,19).

Mais le rituel liturgique n'a de raison d'être que dans sa dimension *communautaire* — laquelle fait souvent défaut dans la demande actuelle de rituels à usage particulier : je pense en particulier à la pression exercée sur les ministres pour obtenir des actes ecclésiastiques en marge de la célébration communautaire. Tout se passe comme si l'offre étouffante avait encouragé une demande étouffante. Mais si la volonté de tout expliquer conduit à une mainmise sur l'assemblée, la volonté de tout dire ce qui doit être rituellement dit conduit à une mainmise sur Dieu. Cela nous autorise à renvoyer dos à dos une telle offre et une telle demande.

La parole poétique en liturgie, par les images qu'elle suggère, transforme la manière de demander : une image parlante est un cri du cœur ; elle ne cherche pas à faire effet, ni sur l'assemblée ni sur Dieu ; elle n'a pas de but extérieur à ce dont elle est elle-même porteuse. Les paroles-paraboles sur le thème de la demande, paradoxalement, vont dans ce sens, même si Jésus semble y encourager une prière insistante qui finirait par influencer Dieu.

Dans ces textes relatifs à un ami importun (Lc 11,5-8), à une veuve et un juge inique (Lc 18,1-5), à un enfant qui demande du pain (Mt 7,9-11) ou du poisson (Lc 11,11-13), c'est précisément une parole poétique qui casse la mentalité ritualiste. Les images de pain et de poisson évoquent un besoin toujours renaissant et l'image du juge à « l'œil poché » (selon la traduction d'A. Chouraqui) renvoie aux cris incessants d'une humanité toujours assoiffée de justice et de solidarité. Ces images sont parlantes parce que porteuses, pour tous les humains rassemblés là, d'une demande à jamais inassouvie. Tel serait donc le critère de vérification, si l'on voulait distinguer le rabâchage rituel de l'authenticité liturgique : il s'agirait de savoir si les images utilisées mettent ou ne mettent pas l'assemblée en contact avec cette demande de Vie qui n'en finit pas de s'adresser à Dieu.

Est-ce un hasard si, chez Matthieu, c'est le « Notre Père » qui fait immédiatement suite au problème des vaines paroles ? D'une part, son contenu et sa forme rythmée, et sans doute rimée dans l'original araméen comme dans la prière juive des *Dix-huit bénédictions* (Semoné Esré), d'autre part son étonnante sobriété et sa concentration sur l'essentiel, ont dû contribuer à en faire très tôt une prière rituelle. Or, « il est significatif, écrit G. Bornkamm, que l'homme en prière soit laissé purement et simplement dans la sphère de son incomplétude. Chacun pour sa part est devant Dieu avec ses nécessités et les périls qui le menacent au milieu du monde, et cependant c'est

précisément ainsi que tous ceux qui prient se trouvent unis dans une communauté fondée uniquement sur le Notre Père¹⁹ ».

Ainsi, la demande à jamais inassouvie ne se vit pas de manière ritualiste. En effet, si la parole poétique en liturgie renvoie l'assemblée à son incomplétude, une telle incomplétude devient elle-même plénitude dans la mesure où elle se vit communautairement. « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom », ils crient, chantent, psalmodient à Dieu leur soif de lui, donc leur incomplétude, et ce qui circule alors entre eux, « au milieu d'eux », ce sont ces mots-images qui disent la Présence inépuisable.

Si la Bible est encore parlante aujourd'hui, c'est que le pouvoir à l'œuvre dans ces mots-images est le pouvoir d'une Parole elle-même inépuisable d'être inépuisablement demandée. Ainsi, quoi de plus répétitif que le « Notre Père », de plus menacé de ritualisme ? Pourtant, malgré les exaucements individuellement reçus, le « Notre Père » est une parole liturgique poétique en ce sens qu'il demeure une question indéfiniment ouverte par l'assemblée de ces humains se tenant ensemble devant Dieu sans s'être choisis — question qui *est* réponse du simple fait que d'autres la formulent en même temps.

Ainsi la parole poétique en liturgie est-elle production d'images parlantes par laquelle une assemblée devient pleinement humaine, chacun(e) consentant à partager sa soif de Dieu avec des êtres en définitive semblables puisqu'ils éprouvent la même soif. Par exemple, Jean de Fécamp écrit au XI^e siècle :

Viens, père des orphelins
viens, espérance des pauvres
viens, étoile des navigateurs
et port de ceux qui font naufrage²⁰.

3. Une image parlante qui souffle où Dieu veut

Quel type de création la parole liturgique poétique met-elle en œuvre ? Une création d'ordre pro-phétique — parlant « au nom de », au nom de l'assemblée à Dieu et au nom de Dieu à l'assemblée. S'il en est ainsi, une telle parole n'est pas une annexe à bien plaire mais l'âme — ce qui anime et met en mouvement — la célébration : elle en est le souffle même, en lien avec le monde intérieur, le monde profane et le monde de l'Esprit.

a) *Parole liturgique poétique et monde intérieur*

Dès la Bible hébraïque, cette parole hante toutes les classes sociales, aussi bien Amos le berger que David le roi ou Ézéchiël le prêtre. Les mots viennent tout seuls dès lors qu'on parle au nom de Dieu à l'assemblée, c'est-à-dire à une humanité plurielle créée à l'image d'un Dieu qui parle de lui-même au pluriel. « Faisons l'homme

19. G. BORNKAMM, *Qui est Jésus de Nazareth ?*, Paris, Seuil, 1973, p. 158.

20. Cf. *Écoute, Seigneur, ma prière*, textes choisis par J.-P. Dubois-Dumée, Paris, Desclée de Brouwer, 1989, p. 96.

à notre image, selon notre ressemblance ! » (Gn 1,26). Les poètes prophétiques entendent : que nos paroles soient autant d'images personnelles qui refléteront une facette de la beauté divine !

Un tel langage sera prophétique dans la mesure où il ne censurera pas ce qui vient du tréfonds. D'où l'expression étonnamment libre de pulsions violentes dans les Psaumes ou dans l'hymne de Déborah en Jg 5,2-31 qui chante poétiquement le meurtre de l'ennemi par une femme d'Israël. Au nom de l'assemblée, le ou la poète liturge laisse ce terreau « humain, trop humain » (selon l'expression nietzschéenne) se dire devant Dieu et devenir assez meuble pour que le « logos » y « plante sa tente », dans des termes johanniques. La parole poétique en liturgie est celle qui laisse l'Esprit nommer l'innommable enfoui dans la terre profonde de chacun(e).

Un exemple nous est fourni par J. Pineaux, concernant le poète Louis Des Masures qui au XVI^e siècle adhère à la Réforme sans oser se déclarer ouvertement. Il termine ainsi ses *Vingt Psaumes* de 1557²¹ :

Seigneur tu fiz de moy l'espreuve,
Je suis au vray connu de toy
Tu connois, où que je me treuve
Si seoir ou lever je me doy.

Or, une telle affirmation, inspirée du Ps 139, ressemble à un aveu par lequel le poète signe son œuvre. « Est-ce trop solliciter le texte, demande J. Pineaux, que d'entendre la voix du poète qui se confesse au Seigneur : Je suis au vray connu de toy ? »

b) *Parole liturgique et monde profane*

On peut parler de l'enracinement profane d'une telle parole au fil des siècles. Le succès des Psaumes vient aussi de ce qu'ils étaient des mélodies dont la musique s'inspirait souvent d'un chant profane, et de ce que leurs auteurs se soumettaient aux règles de la psaltique traditionnelle²². En outre, le mot « liturgie » désignait en grec classique toute fonction ou service public (artistique, sportif ou militaire). Enfin, le terme néotestamentaire sans doute le plus investi de signification liturgique était profane : « s'assembler ».

De son côté, l'esthéticien E. Souriau dit que le chef-d'œuvre est assembleur d'âmes²³. En prolongeant cette idée, nous pourrions dire ceci : le chef-d'œuvre qu'est la personne du Christ est ce qui pousse n'importe qui à rejoindre le rassemblement chrétien. Il n'y a rien de moins élitiste. Un tel chef-d'œuvre a déjà rassemblé, avant toute prise de parole ! Et les mots-images ne feront que rendre public ce qui était exclusivement intime, sans même que la preuve en soit fournie. Car si la parole

21. Traduction des Psaumes 81 à 97, complétée par quelques autres, dans J. PINEAUX, *La Poésie des protestants de langue française 1559-1598*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 252 et suiv.

22. Cf. E. DHORME, *La Poésie biblique*, p. 47 et 56.

23. E. SOURIAU, *Cahiers internationaux de sociologie*, V (1948), p. 88.

liturgique poétique parle à l'intimité de chacun(e) avant le rassemblement, puis au cours de la célébration, c'est en définitive à l'insu de tous !

Une telle parole travaille tout membre de l'assemblée quel que soit son degré de réflexion ou de culture. Le cantique de Marie, mis dans la bouche d'une simple femme du peuple, en est l'illustration. La parole liturgique n'est pas ostensiblement poétique ; elle se laisse souffler des mots à l'oreille dans les circonstances les plus prosaïques ; elle prend naissance n'importe où, par exemple sur un lit d'hôpital, comme en témoignent ces lignes de M. Bellet :

La divine douceur est une douce fermeté,
car pas un instant elle ne blesse le cœur,
elle ne meurtrit ce qui est au cœur de l'homme,
où il trouve vie.
La divine douceur sauve tout, elle veut tout sauver.
Elle ne désespère jamais de personne.
Elle croit qu'il y a toujours un chemin.
Elle est inlassablement inlassable à enfanter,
soigner, nourrir, réjouir et conforter²⁴.

c) *Parole liturgique poétique et monde de l'Esprit*

Dans la philosophie platonicienne, le langage mythique ou poétique peut parfois relayer l'exposé infructueux de vérités par trop métaphysiques, comme si, même en philosophie, il n'était pas possible de tout dire. De manière similaire, la parole poétique en liturgie prend le relais de la dogmatique. Voici comment, autour de l'an 1000, Syméon le Nouveau Théologien exprime son expérience de la Trinité :

Tu m'as séduit par ta beauté,
par ton amour tu m'as blessé,
tout entier tu m'as transformé.
Ta beauté m'a saisi et je suis stupéfait,
Ô Trinité mon Dieu²⁵.

Mais le changement de registre opéré par la parole liturgique s'opère sur fond de théologie négative. Si elle est authentique image parlante, elle souffle bien où Dieu veut, mais dans le désert des mots. C'est pourquoi elle n'est pas image taillée statuée : nul ne l'arrête ni ne la démonte. Sans cesse elle se dérobe, pour s'offrir encore à d'autres humains, en d'autres temps, en d'autres lieux. Comme le dit Grégoire de Naziance au IV^e siècle :

Ô Toi l'au-delà de tout
comment te nommer d'un autre nom ?
Quelle hymne pourra te chanter ?
Aucun mot ne t'exprime
Quel esprit pourra te saisir ?
Tu es au-delà de toute intelligence
Seul tu es indicible

24. M. BELLET, *L'Épreuve ou le tout petit livre de la divine douceur*, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, p. 14.

25. Cf. *Écoute, Seigneur, ma prière*, p. 199.

car tout ce qui se dit est sorti de toi
 Seul tu es inconnaissable
 car toute connaissance est sortie de toi²⁶.

Pourtant, si elle est authentique image parlante, la parole poétique en liturgie ne va pas n'importe où au gré d'hallucinations collectives. Dieu seul sait comment telle image parle à telle personne et comment ce langage est commun à d'autres dans telle assemblée. Et c'est de l'ordre de la Pentecôte : il y a authentique parole poétique, en liturgie, quand la communication se trouve décuplée, quand chacun(e) s'étonne : « Comment entendons-nous chacun dans son propre dialecte, celui dans lequel nous avons grandi ? » Comment « nous les entendons dire dans nos langues les merveilles de Dieu ? » (Ac 2,6.8.11). La parole liturgique poétique serait ce langage originel que tout humain comprendrait sans traduction.

On pourrait dire d'elle qu'elle surprend, qu'elle prend par surprise celle ou celui qui, ayant renoncé à la prendre, à la sacraliser, à manipuler les mots-images et l'imagination de l'assemblée, laisse entrevoir à quiconque, avec les yeux de l'Esprit, les mots-images qu'elle produit, comme s'ils étaient chaque fois la même réalité abordée encore autrement.

En guise de conclusion, rappelons que selon Aristote la poésie est plus vraie que l'histoire. Si tel est le cas, il faudrait désapprendre à percevoir avec les yeux de chair, et dire avec Schopenhauer que l'artiste nous prête ses yeux pour regarder le monde, mais en ajoutant : à plus forte raison le poète liturge, qui s'émerveille du monde de Dieu, nous prête-t-il ses yeux pour regarder le monde !

26. *Ibid.*, p. 35.